



présente

Comme des bêtes

une nouvelle inédite

de

Simone Gélin

© Simone Gélin 2017

Un jour, il y a des années de cela, moi, Rosa, j'ai surpris une conversation secrète qui levait le voile sur notre destinée. C'était un récit détaillé du sort qu'ils réservent à mes semblables. Un éventail de précisions sordides qui m'a fait tressaillir de tous mes membres.

Pauvre de moi ! Je ne voulais pas y croire. Il me paraissait impossible d'imaginer des hommes mettant sur pied cette organisation machiavélique. Inconcevable. Comment soupçonner des êtres humains d'une telle ignominie, une cruauté supposant une planification de cette ampleur ? C'était pour moi une horreur invraisemblable. J'étais perdue, déboussolée.

Que faire ? Résister ? Oui, mais comment ?

Quand on ne pense plus qu'à sauver sa peau, cela ne s'appelle plus vivre. Ce n'est plus que subsister.

Être réduit à l'état de bête.

Derrière les barbelés.

Alors, longtemps, j'ai repoussé cette théorie. Comme les autres, j'ai fait l'aveugle. Sans doute manquais-je de courage.

Pour survivre, il faut parfois un minimum de lâcheté.

J'ai fait semblant.

Et puis, j'ai dû me rendre à l'évidence : celles et ceux qu'on venait chercher ne revenaient jamais. J'entendais les interrogations que cela suscitait, les suppositions les plus folles sur les lieux où ils étaient conduits étaient échafaudées. Je gardais le silence, abattue, impuissante. Je connaissais leur destination.

J'avais alors fini par admettre que nous y passerions tous et toutes. Même si cela paraissait aberrant, j'étais persuadée que l'objectif final était celui-là, nous anéantir, ce n'était qu'une question de temps. La machination s'accomplissait avec ordre et discipline, le programme s'appliquait avec méthode. À partir de là, je passai des nuits à trembler, réveillée parfois à l'aube par le bruit des bottes dans la cour et les aboiements des chiens. Le cœur cognant dans l'attente angoissante de savoir qui ferait partie du convoi, ce jour-là. Je voyais mes amis accepter d'avancer, se laisser guider jusqu'au camion, résignés ou trop crédules – je ne sais –, et monter docilement. Et moi qui restais là, j'étais seulement soulagée de ne pas faire partie de cette fournée, et je continuais à me taire et à ruminer mon désespoir.

Je ne peux pas dormir. Cette nuit, dans l'ombre, je sens roder la menace. Mon instinct me dit que c'est pour aujourd'hui.

À côté de moi, Pauline contemple d'un œil langoureux son petit qui dort, blotti contre elle. Il me semble qu'une larme perle à sa paupière. Aurait-elle pressenti le danger, elle aussi ?

L'aube jette par la lucarne ses premières lueurs à nos pieds. Un ciel d'hiver, pâle, gris, indifférent. C'est un jour ordinaire qui se lève. Et pourtant...

Je reconnais le ronflement du moteur du camion, j'entends les bruits des portières, les pas écrasant les graviers, les rires gras et les voix fortes.

Les battants de la porte s'ouvrent soudain en grand. Les ordres claquent comme des fouets. Je voudrais me cabrer, mais c'est impossible, je suis poussée par le flot vers la sortie. J'entends derrière moi les gémissements de Pauline. Ils lui ont arraché son petit, le voilà qui monte le premier dans la benne. Je suis la suivante. Juchée malgré moi en hauteur, sur ce plateau, je peux balayer du regard cet endroit où j'ai vécu, j'emporterai cette vision : la maison et son toit d'ardoises, brillant de glace dans la buée matinale, les granges, les prés blanchis par le gel, le chemin qui grimpe vers les estives, et au loin, les sommets, perdus dans le brouillard, et le Pic du midi d'Ossau surplombant le tout, crevant les nues comme un seigneur.

Nous sommes entassés, serrés dans le camion qui s'ébranle et nous conduit vers l'enfer. Je me dis que je suis probablement la seule, dans ce charroi, à savoir ce qui nous attend, au bout du périple.

Le voyage n'est pas très long, une immense grille, surmontée d'une pancarte, s'ouvre devant nous. Le véhicule pénètre dans l'enceinte et nous débarque devant un grand bâtiment.

Mes compagnons d'infortune et moi sommes canalisés à coups de trique, forcés d'avancer à la queue leu leu dans un couloir matérialisé par des barrières. Nous entendons les cris déchirants de ceux qui nous ont précédés dans la file. C'est l'animalité qui s'exprime. En proie à la terreur, je me souviens du discours intercepté autrefois, et les images, suggérées alors, me reviennent en vrac. Les couteaux, le sang, la chair découpée, les os sciés, la chambre froide. La mort dépecée, la mort orchestrée.

À l'entrée, il est écrit : Abattoirs. Ainsi, c'est vrai, ils nous élèvent, nous soignent, font semblant de nous aimer, et c'est ici qu'ils nous tuent.

Pour bouffer notre viande.

Au dernier moment, traversée par un sursaut de révolte, je pousse un beuglement qui réveille mes congénères. Je hurle que nous sommes aussi des êtres vivants. VIVANTS !

Alors soudain la meute se rebelle. Tous ensemble, nous renversons les barrières, cornes baissées, nous fonçons dans le tas, nous bousculons les hommes et nous brisons les portes.

Simone Gélín avril 2017



Retrouvez et téléchargez gratuitement toutes les nouvelles de L'Art en chemin sur :

<http://lartenchemin.weebly.com/>

Suivez l'actualité des artistes de L'Art en chemin sur la page Facebook : « L'Art en chemin »